Riccardo Ciavolella & Éric Wittersheim, *Introduction à l'anthropologie du politique*

Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, 2016, 254 p., notes bibliogr., index (« Ouvertures politiques »).

Jean-François Gossiaux

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/32862>

DOI : 10.4000/lhomme.32862

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 271-274

ISBN : 978-2-7132-2735-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jean-François Gossiaux, « Riccardo Ciavolella & Éric Wittersheim, *Introduction à l'anthropologie du politique* », *L'Homme* [En ligne], 227-228 | 2018, mis en ligne le 01 octobre 2018, consulté le 07 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/32862> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.32862>

Ce document a été généré automatiquement le 7 janvier 2022.

© École des hautes études en sciences sociales

Riccardo Ciavolella & Éric Wittersheim, *Introduction à l'anthropologie du politique*

Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, 2016, 254 p., notes bibliogr., index (« Ouvertures politiques »).

Jean-François Gossiaux

RÉFÉRENCE

Riccardo Ciavolella & Éric Wittersheim, *Introduction à l'anthropologie du politique*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, 2016, 254 p., notes bibliogr., index (« Ouvertures politiques »).

- 1 L'ouvrage se présente comme un manuel (qualifié modestement d'« introduction ») pour les étudiants et enseignants des premier et deuxième cycles. Du manuel il vise la qualité pédagogique, et il s'en donne tous les moyens formels : des encadrés revenant de façon concise et claire sur les principaux concepts et auteurs abordés dans le texte, de courts résumés pour chaque chapitre, ainsi que des orientations bibliographiques « choisies pour leur caractère accessible », et même des questions de cours... L'exposé se caractérise par un parti pris de clarté et de simplicité tout en se gardant des facilités de la réduction. Le manuel devrait donc brillamment passer l'épreuve du temps – en l'occurrence, celle de son utilisation par les « étudiants et enseignants des premier et deuxième cycles ». Mais, bien sûr, sa portée va au-delà de sa finalité strictement pédagogique. Comme tout bon manuel, il constitue en lui-même un « état de la question », un état de la discipline, un point d'étape dans son évolution. Comme tout bon manuel, donc, il contribue utilement à la culture disciplinaire de chercheurs souvent isolés à la pointe de leur spécialité. Faut-il d'ailleurs parler ici de discipline ou de sous-discipline ou de champ disciplinaire ? En tout état de cause, il s'agit

d'anthropologie politique ou, selon le titre de l'ouvrage, d'« anthropologie du politique » – ce qui n'est pas exactement la même chose, nous y reviendrons.

- 2 Les auteurs ont fait le choix d'une organisation non pas par concepts ou par domaines, mais par théories et courants. De sorte que l'ouvrage prend l'allure d'une histoire de la discipline et l'exposé tend spontanément à suivre un cours quasi chronologique. L'histoire commence, comme il se doit, par la préhistoire, par « l'anthropologie du politique avant l'anthropologie politique » et, encore avant, avant même l'anthropologie, par ses « pères philosophiques » : Aristote, Hobbes, Montaigne, Rousseau, Montesquieu... sans compter Ibn Khaldun, qui est d'ailleurs un précurseur plus qu'un père. D'où il apparaît que l'anthropologie a été conçue à partir des grandes interrogations philosophiques sur le politique, autrement dit, que l'anthropologie du politique est la forme première de l'anthropologie. Une forme première illustrée par les grandes figures de Maine et de Morgan, et qui est clairement et explicitement évolutionniste.
- 3 Après la préhistoire et l'Antiquité vient l'âge classique avec le structuro-fonctionnalisme de Radcliffe-Brown et de Evans-Pritchard, dont l'ouvrage emblématique sur les *Nuer* constitue l'expression la plus achevée. L'anthropologie s'affranchit alors de ses visions normatives et téléologiques, en prenant au sérieux la logique propre des sociétés dites primitives ou sans État. De la mise au jour de cette logique naissent quelques concepts-phares, et notamment celui de segmentarité. Le chapitre consacré à l'école structuro-fonctionnaliste s'achève cependant sur une démolition en règle de ses réalisations, mises à mal par des critiques émanant de divers horizons et portant tant sur leur « fixisme » anhistorique et leurs présupposés idéologiques que sur leur expression monographique ou, *last but not least*, sur leur lien avec le système colonial.
- 4 C'est donc naturellement qu'à cette anthropologie censément conservatrice et fascinée par les formes stables du pouvoir succède un courant de recherche (ou un ensemble de courants devenu *mainstream*) beaucoup plus sensible à (ou fasciné par) l'histoire, aux processus, conflits, acteurs et, *last but not least*, à la situation coloniale et postcoloniale. Deux chapitres, précisément intitulés « Conflit, pouvoir et dynamisme historique » et « De la situation coloniale au postcolonialisme », lui sont consacrés, dominés par les figures de Gluckman et de Balandier. Ici se termine la partie historique de l'ouvrage, semblant ainsi signifier l'indissociabilité des rapports, complices ou antagonistes, entre l'anthropologie politique et le colonialisme.
- 5 Se pose dès lors, pour l'anthropologie politique, la question de sa nature, de sa possibilité même, hors du paradigme colonial. Dans une seconde partie, Riccardo Ciavolella et Éric Wittersheim s'efforcent de débroussailler le présent et de repérer des départs de pistes pour le futur, « vers une anthropologie politique du monde contemporain ». Faute de recul, la perspective théorique, dont la contextualisation historique organisait la première partie sous la forme d'un grand récit, s'efface au profit d'un point de vue plus directement politique, ou idéologico-politique, au sens où l'analyse tend à mettre en rapport les lignes de force et les clivages de cette anthropologie présente (ou future) avec les oppositions idéologiques et l'état politique du monde (contemporain). Un chapitre s'attache ainsi au « débat idéologique français », sans d'ailleurs que le motif de cet intérêt spécifique apparaisse clairement : localisation nationale de l'ouvrage (*i.e.* de ses auteurs et de ses lecteurs) ou position éminente et exemplaire de l'anthropologie française – la première raison, parfaitement

honorable, n'excluant d'ailleurs pas la seconde. Quoi qu'il en soit, et même si ledit débat semble aujourd'hui un peu « daté » et inscrit typiquement dans la France des années 1970-1980, ses termes recouvrent exactement les questionnements fondamentaux de l'anthropologie politique, passée, présente ou future : société et État (sociétés à État, sociétés sans État, sociétés « contre l'État ») ; « dernière instance » économique ou primauté du politique ; structures sociales et sujets individuels... Quittant le paradigme hexagonal, un autre chapitre examine les phénomènes de résistance et interroge les notions de subalternité et de subjectivité, en résonance avec les recherches et débats extérieurs à l'anthropologie *stricto sensu* (*cultural studies*, *subaltern studies*, Thompson, Foucault...). La suite (et fin) s'éloigne des disputes conceptuelles et des affrontements problématiques pour évoquer la recherche en train de se faire et le futur supposé de la discipline (« vers une anthropologie du monde contemporain »), avec deux chapitres consacrés à l'anthropologie de l'État contemporain et à celle de la globalisation. Le contenu, de ce fait, s'apparente quelque peu à un inventaire des recherches en cours, le foisonnement incertain de celles-ci répondant approximativement aux incertitudes du monde : dépassement ou pérennité de l'État-nation, « fragmentation des sujets politiques », uniformisation/différenciation culturelle, bouleversement des écosystèmes (l'« anthropocène »), etc.

- 6 S'éloignant d'un simple résumé du propos général, la conclusion, qui se conclut elle-même significativement par des considérations sur l'« engagement » du chercheur, fournit à la subjectivité des auteurs le lieu d'une expression scrupuleusement retenue dans le cours du livre. La vision de l'accomplissement optimal, sinon idéal, de la discipline est claire et clairement exposée. On note cependant un certain flou autour de la désignation – et donc la définition – de ladite discipline. Selon son intitulé, l'ouvrage est une introduction à l'*anthropologie du politique*. Le premier chapitre s'attache à « L'anthropologie du politique avant l'anthropologie politique », signifiant ainsi que les deux expressions ne sont pas équivalentes. La conclusion, quant à elle, prend pour titre : « L'anthropologie politique au-delà du politique ». Et, effectivement, ce sont le développement et les perspectives de l'*anthropologie politique* dont elle parle (le « au-delà » semblant s'appliquer à une acception limitative du politique). Pourquoi, dès lors, n'est-ce pas cette *anthropologie politique* qui est affichée dans l'intitulé général ? Une indication figure sur la quatrième de couverture : « Il s'agit [...] d'un manuel sur l'anthropologie du politique, mais qui offre aussi des outils pour comprendre comment *faire* de l'anthropologie politique, du point de vue des méthodes, des concepts et des considérations éthiques » (ce sont les auteurs qui soulignent). L'accent est mis sur le caractère disciplinaire (ou sous-disciplinaire) de l'anthropologie politique, qui donc distinguerait celle-ci de l'anthropologie du politique. Cette distinction de nature n'est cependant pas pleinement convaincante, dans la mesure où l'anthropologie dans son ensemble est une discipline, quel que soit l'objet auquel elle s'applique – notamment le politique. Ce que sous-entend le choix du titre, en fait, c'est que l'anthropologie du politique déborde l'anthropologie politique – et non seulement parce qu'elle existait « avant ». Cela, bien sûr, pose (implicitement) une question majeure, à laquelle l'anthropologie politique, y compris dans cet ouvrage, peine à répondre.
- 7 Hormis, donc, ce flou dont on ne peut dire s'il est essentiel ou existentiel, la conclusion confirme et souligne un positionnement scientifique cohérent et assumé. Les auteurs penchent clairement pour une anthropologie dynamique (*versus* structurale), une anthropologie qui garde toujours la même « vertu corrosive » que celle de Balandier, une anthropologie qui s'attache au « sujet historique ». Ce dynamisme et cet

attachement au sujet procèderaient du dynamisme et de l'agentivité du politique même, considéré comme « un espace d'interaction et d'interdépendance entre des actions, des pratiques et des imaginaires [...] qui ont pour finalité (consciente ou non) la modification du monde social » (p. 228). On peut évidemment contester la radicalité d'une telle définition, en arguant que la conservation et la reproduction du monde social mobilisent également des pratiques qui relèvent proprement du politique. Cela ne remet pas en cause la légitimité de ce choix d'une anthropologie dynamique.

- 8 Choix d'autant plus légitime que, nous l'avons dit, son expression est suffisamment maîtrisée tout au long du livre pour ne pas altérer l'information – et donc le libre choix – du lecteur. Même si, au-delà de l'anthropologie structurale, l'anthropologie modéliste dans son ensemble (celle de Radcliffe-Brown, Gellner ou Clastres, celle de la segmentarité et de « l'anarchie ordonnée », celle de la *société contre l'État*) n'est sans doute pas celle que préfèrent les auteurs, ses principes et ses réalisations sont assez clairement exposés pour que l'on puisse en dégager la vertu subversive. Une vertu qui est explicitement constatée et utilisée par des philosophes critiques comme Deleuze et Guattari (plusieurs fois cités à ce titre), aussi bien que par des anthropologues anarchistes politiquement engagés (par exemple, David Graeber). Analyse des situations (immédiates et historiques) / recherche de modèles (supratemporels et universels) ; vertu corrosive / vertu subversive : ce n'est pas le moindre mérite de Riccardo Ciavolella et Éric Wittersheim que de rendre palpable cette tension entre deux conceptions (au demeurant non forcément incompatibles) de l'anthropologie politique hier et aujourd'hui.
- 9 Un constat en forme de regret, cependant, avant de conclure sur les qualités du livre : l'absence, ou la quasi-absence, du religieux, évoqué seulement au détour de quelques pages sur les fondements de la chefferie amérindienne, les royautés sacrées africaines, les prophétismes et les mouvements messianiques des sociétés colonisées ou les réactions paysannes à la marginalisation. Le reproche, bien sûr, ne peut en être fait aux auteurs. Le livre rend compte des centres d'intérêt de l'anthropologie politique et des « anthropologues politiques », et manifestement le religieux, les religions ne retiennent spécifiquement l'attention de ceux-ci que sur certains points précis et dans quelques situations circonscrites. L'« anthropologie politique du monde contemporain », ainsi, s'intéresse à beaucoup de choses contemporaines mais, semble-t-il, les questions religieuses ne font pas partie de ses curiosités essentielles. D'une manière générale, les faits religieux n'apparaissent relever du politique que de façon circonstancielle, sinon anecdotique, le religieux étant par ailleurs renvoyé à l'émique de l'histoire : « Ce n'est pas parce que la société dominée interprète sa propre histoire au moyen d'une mythologie religieuse ou à travers l'univers symbolique de la sorcellerie que l'anthropologie ne pourrait pas élaborer une interprétation “politique” de ces manifestations culturelles » (p. 160). Cela peut étonner, dans la mesure où partout et toujours, et actuellement encore, le politique et le religieux se montrent constitutivement imbriqués, le concept de *politico-religieux* rendant compte de cette indissociabilité intrinsèque au fondement des sociétés. Mais cela est sans doute un effet disciplinaire ou, plutôt, sous-disciplinaire, chaque « sous-anthropologie » tendant naturellement à isoler son objet propre, en fonction d'un partage dont on peut mettre en cause la pertinence pratique et théorique : l'anthropologie est pratiquement et théoriquement une, les spécialités ne font pas des sous-disciplines. Le flottement

sémantique entre anthropologie politique et anthropologie du politique évoqué *supra* ne fait qu'exprimer cette réalité.

- 10 Cette « introduction à l'anthropologie (du) politique » est aussi, y compris donc à travers ses non-dits, une invitation à la réflexion sur l'anthropologie en général, appuyée sur un état des lieux minutieux et une analyse circonstanciée d'un de ses champs essentiels, voire de son champ premier. À la fois didactique et pointu, équilibré et engagé, le « manuel » de Riccardo Ciavolella et Éric Wittersheim a tout pour devenir un classique. En tout état de cause, sa lecture s'impose ici et maintenant pour ceux qui veulent rafraîchir (ou compléter ...) leur culture anthropologique, comme pour ceux qui s'interrogent sur la place du savoir anthropologique au sein des sciences sociales du XXI^e siècle.